

*Langues indo-européennes*, édit. par Fr. Bader,  
Paris (édit. du C.N.R.S.), 1994.

## CHAPITRE 10

# LE MACÉDONIEN

*Claude BRIXHE, Anna PANAYOTOU*

### 1.

Historiquement, ceux à qui l'on donne le nom de Macédoniens, correspondent à un ensemble de tribus unifiées, selon la légende, par les Téménides au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., non sans que subsistent jusqu'au temps de Philippe II de petits royaumes macédoniens, semi-dépendants.

On admet généralement que ces tribus étaient descendues du massif du Pinde, à l'Ouest, et avaient occupé progressivement vallées et plaines, leur siège restant longtemps le bassin de l'Haliacmon, où était précisément située leur ancienne capitale, Aigéai.

À partir de là, elles n'ont cessé de gagner du terrain, au Nord-Ouest et au Nord aux dépens des Illyriens, des Péoniens, des Phrygiens, au Sud aux dépens des Pières, à l'Est, surtout, aux dépens de diverses tribus thraces et de colonies grecques, le plus souvent ionophones (voir *Le phrygien*, §§ 0 et 0.1 ; *Le thrace*, § 1.2.1).

Avec Alexandre I<sup>er</sup> (ca 498-454 av. J.-C.), les Macédoniens atteignent le Strymon. C'est, selon l'opinion commune, Archélaos (413-399 av. J.-C.)

qui déplace la capitale d'Aigéai à Pella, sanctionnant ainsi le déplacement du centre de gravité du royaume et ses ambitions orientales. Philippe II donne un nouvel élan à cette expansion : le Nestos est atteint <sup>1</sup>.

Ce fleuve constituera d'ailleurs la frontière orientale de la province romaine de Macédoine en 148/147, qui s'étend ainsi du Pinde à l'Ouest au Nestos à l'Est, de la Thessalie et de l'Egée du Sud à un peu au-delà de Stoboi au Nord <sup>2</sup>.

Les Macédoniens occupent donc un territoire de plus en plus vaste, incluant des Illyriens, des Thraces, des Phrygiens, des Péoniens. Mais, eux-mêmes, qui étaient-ils et quelle langue parlaient-ils ?

## 2. LES THÈSES MODERNES

L'histoire moderne a partagé la Macédoine entre trois pays : la Grèce, la Yougoslavie et la Bulgarie, et, de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours, l'ethnicité des Macédoniens et l'origine de leur langue ont parfois servi d'argument en faveur de prétendus droits ancestraux sur la région. L'appréciation des faits est donc trop souvent affectée par des interférences politiques nationalistes.

### 2.1.

L'essentiel de la documentation étant linguistique, le problème de la langue est naturellement au cœur du débat. Mais le dossier documentaire est, somme toute, fort mince et apparemment très hétérogène. Cette minceur et cette hétérogénéité ont favorisé la prolifération de thèses divergentes. Avec prudence, on peut être tenté de regrouper les réponses données en quatre types <sup>3</sup>, susceptibles de se recouper partiellement, avec diverses variantes qu'il est hors de question de développer ici.

1. Les Macédoniens vont même naturellement au-delà, jusque sur la Propontide et le Pont. Mais le lit du Nestos resta, à l'Est, la limite territoriale la plus stable.

2. Pour l'histoire et la géographie de la région, voir N.G.L. Hammond, *A History of Macedonia I. Historical Geography and Prehistory*; II. 550-336 B.C. (en collaboration avec G.T. Griffith); III. 336-167 B.C. (en collaboration avec F.W. Walbank), Oxford 1972, 1979, 1988; et le livre magistral de F. Papazoglou, *Les villes de Macédoine à l'époque romaine* (BCH, Suppl. XVI), Athènes-Paris 1988 (avec les testimonia sur la période préromaine également).

3. Voir Panayotou 1990, 129-134 (§§ 5 à 5.6.7) et 370-379 (§ 8.47.4), avec bibliographie.

En fonction, parfois, des préjugés précédemment évoqués, ou selon qu'est pris en compte l'ensemble du matériel dans sa diversité ou qu'on essaie de le ramener à l'unité ou encore qu'on veut atteindre « une couche originellement macédonienne » (Masson, 178) le macédonien est considéré comme :

a. Une langue mixte à base illyrienne : thèse inaugurée en 1825 par K.O. Müller<sup>4</sup> et défendue récemment encore par G. Bonfante<sup>5</sup>.

b. Une langue mixte constituée à partir d'un dialecte grec, avec influences illyriennes et thraces ; c'est, pour l'essentiel, l'hypothèse de Kretschmer<sup>6</sup> ou de Schwyzler<sup>7</sup>, par exemple.

c. Un dialecte grec, avec diverses appréciations quant à sa place parmi les parlers helléniques (cf. O. Hoffmann et sa thèse éolienne)<sup>8</sup>, avec éventuellement évocation de substrats non grecs, cf. M. Sakellariou, qui croit déceler des isoglosses avec les dialectes du Nord-Ouest, le groupe éolien et l'arcadien, et des traits substratiques ressortissant au thrace et au pélasgique<sup>9</sup>.

d. Une langue autre que le grec, parfois sentie comme proche de lui, parfois considérée comme appartenant au même groupe préhistorique que le grec et le « thraco-phrygien » : les Macédoniens seraient un peuple non grec historiquement hellénisé ; c'est la thèse d'I.I. Russu<sup>10</sup>, par exemple ; c'est celle vers laquelle semblent incliner, avec beaucoup de réserves des linguistes comme A. Meillet<sup>11</sup> ou O. Masson (178-179)<sup>12</sup>.

La bonne synthèse de R. Katičić (108-116) reflète parfaitement ces hésitations : soulignant l'absence d'une solution définitive, il se demande (115-116) si les Macédoniens – comme opposés aux peuples subjugués – ne parlaient pas un dialecte grec (thèse c), sans exclure l'hypothèse d'une langue étroitement apparentée au grec (thèse d).

4. *Über die Wohnsitze, die Abstammung und die ältere Geschichte des makedonischen Volkes. Eine ethnographische Untersuchung*, Berlin.

5. *RAL* (8<sup>e</sup> série) 42.5-6 (1987), 83-85.

6. *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896, 283-288.

7. *Gr. Gr.* I, 69-71.

8. *Die Makedonen, ihre Sprache und ihr Volkstum*, Göttingen, 1906.

9. In *Macedonia, 4000 Years of Greek History and Civilization*, Athènes, 1983, 44-63.

10. *Ephemeris Dacoromana* 8 (1938), 105-232 (synthèse p. 158).

11. *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*<sup>7</sup>, Paris, 1965 (avec bibliographie mise à jour et complétée par O. Masson), 61.

12. Telle était la position d'O. Masson en 1967/1968. Il se range à présent sous la thèse précédente et considère désormais le macédonien comme un dialecte grec (*per litteras*).

3. LES TÉMOIGNAGES ANTIQUES<sup>13</sup>

L'hellénisme des Macédoniens a été contesté dès l'Antiquité : mais on sait avec quelle facilité les Grecs pouvaient utiliser l'épithète « barbare » (à propos de la langue, des mœurs, etc.)<sup>14</sup>.

Les témoignages apparemment les plus précis nous viennent d'Hérodote :

1) Μακεδνόν et Δωρικόν seraient deux appellations successives du même *ethnos*, respectivement quand il était encore dans le massif du Pinde et quand il arriva dans le Péloponnèse (I 56; cf. VIII 43); les Macédoniens auraient donc constitué un rameau des Doriens.

2) La dynastie royale des Téménides serait venue d'Argos (VIII 137-140).

3) Contre les Grecs qui voulaient l'écarter des jeux Olympiques, Alexandre I<sup>er</sup> fait reconnaître ses origines grecques : ἐκρίθη τε εἶναι Ἑλλήν (V 22).

Les passages antiques consacrés à la langue peuvent tous s'expliquer par une hypothèse grecque, sauf peut-être Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre*, VI 11.4, qui laisse entendre que le macédonien avait besoin d'un interprète pour être compris<sup>15</sup>; mais cette remarque est en contradiction avec un autre développement du même auteur (VI 9. 34-36), où les propos d'Alexandre laissent croire que le macédonien pouvait – fût-ce avec difficulté – être compris de tous les Grecs<sup>16</sup>.

L'information la plus précise semble être fournie par Tite-Live (31.29.15), où l'on parle des *Aetolos*, *Acarناس*, *Macedonas*, *ejusdem linguae homines* (v. *infra* § 5.1.2).

Avec le temps, μακεδονίζειν ou μακεδονικός, concernant la langue, ont pu tout simplement référer à la *koiné* courante (par rapport au standard attique), à l'expansion de laquelle les Macédoniens étaient associés politiquement et culturellement<sup>17</sup>.

13. Ils sont rassemblés par Panayotou, 1990, 97-98 (§ 2.1, pour l'ethnicité) et 121-128 (§ 4, pour la langue); voir Katičić, 104-108.

14. Voir, Cl. Brixhe, *Lalies* 9 (1990), 27.

15. En fait, cette information ne saurait être retenue comme un argument définitif contre l'hellénisme des Macédoniens; entre deux Grecs (un Athénien et un Pamphylien, par exemple) y avait-il nécessairement intercompréhension?

16. Panayotou, 1990, 123-124.

17. A. Panayotou, dans *Ἡ γλῶσσα τῆς Μακεδονίας*, Athènes, 1992, 192-194.

## 4. LE MATÉRIEL

La Macédoine est restée longtemps un pays marginal par rapport au monde grec, économiquement arriéré, où la vie pastorale était sans doute largement répandue dans les zones montagneuses. L'alphabétisation devait, au mieux, être limitée à l'aristocratie et à son entourage immédiat. Pour l'époque archaïque, on n'attend donc *a priori* aucun document privé écrit.

Il est vrai qu'à la même époque, dans le reste de la Grèce, l'écriture est surtout l'apanage de la cité, qui s'en sert pour écrire le droit ; or nous sommes ici en monarchie et dans un système aristocratique ; on n'a donc pas à s'étonner de l'absence d'épigraphie publique.

Ainsi, toutes les conditions étaient réunies pour que la province n'émerge épigraphiquement qu'assez tard.

Les premiers documents écrits laissés par les Macédoniens sont des légendes monétaires (à partir de la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), peu éclairantes pour notre sujet.

Quand les Macédoniens commencent à écrire (fin du V<sup>e</sup> – début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), ceux qui s'expriment le font en attique (*koiné*). La ou les langue(s) indigène(s) est (sont) occultée(s), parce que restreinte(s) à la communication privée ou... déjà défunte(s).

Mais il ne faut pas désespérer de voir cette nuit documentaire trouée par l'éclair de quelque découverte épigraphique.

N'a-t-on pas trouvé récemment à Pella une *defixio* assignable au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et écrite en un dialecte grec original<sup>18</sup> ? Certes, un document de ce type n'est pas, on le sait, nécessairement rédigé dans la langue locale ; certes le rédacteur (la rédactrice ; ou la bénéficiaire) n'était pas nécessairement macédonien (la population de Pella n'était pas homogène) et l'on doit assurément attendre une seconde trouvaille linguistique identique pour se prononcer définitivement<sup>19</sup>. Mais l'originalité du parler, avec des isoglosses doriennes et nord-occidentales – ce qui n'étonne pas, compte tenu de la situation géographique de la Macédoine – rend probable son authenticité macédonienne.

18. Emm. Voutyras 'Ελληνική διαλεκτολογία 3(1992-1993), 43-48 (version préliminaire d'un long article à paraître).

19. Ce sera peut-être possible avec la découverte (postérieure à la rédaction de ce chapitre) de plusieurs documents non rédigés en koiné, à Aiané, sur le cours moyen de l'Haliacmon : une épitaphe peinte, un graffite sur vase, un compte, une inscription gravée sur le bord d'un pithos, datables du V<sup>e</sup> siècle av. J.C. ; un graffite de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.C.



## 4.1.

Hormis peut-être ce document et ceux qu'annonce la note 19, on n'a donc aucun texte écrit en macédonien; mais des gloses nous sont parvenues sous cet ethnique, presque essentiellement par Hésychius.

Leur nombre varie beaucoup d'un auteur à l'autre<sup>20</sup> : on y inclut parfois des unités sans attribution ethnique, parce qu'elles viennent d'Amérias, lexicographe d'origine macédonienne ou parce qu'en raison de leur consonantisme elles semblent macédoniennes.

Parmi les gloses livrées avec l'étiquette « macédoniennes », certaines peuvent concerner des mots grecs de large diffusion répandues par les Macédoniens ou qui avaient pris un sens particulier en Macédoine ou plus simplement dans la *koiné* courante (« vulgaire ») : ainsi χοράσιον (= παιδίσκη, κόριον, etc.) est donné tantôt comme macédonien (*Schol. B ad Il. XX 404*), tantôt comme « vulgaire » (« ne se disant pas », Phrynichos), tantôt comme étranger (Photius, *Lex.*, s.v. παιδισχάριον); selon Phrynichos encore, ῥύμη était employé à Athènes avec le sens d'ὄρμη, mais avec celui de στενωπός chez οἱ νῦν ἄμαθεῖς, puis il ajoute δοκεῖ δέ μοι καὶ τοῦτο μακεδονικὸν εἶναι. C'est que, comme on l'a vu *supra* § 3, il y a eu avec le temps évolution de la notion de « macédonien ». L'appréciation portée sur un lexème peut donc être tributaire de sa date d'enregistrement par les lexicographes.

Il n'est pas sans intérêt de noter que, sur les 95 gloses retenues pour la présente étude, plus de la moitié appartiennent à une communication relativement restreinte, à des secteurs du lexique où, dans une aire linguistique de quelque étendue (et à plus forte raison, dans le domaine grec, morcelé géographiquement et politiquement), on enregistre fréquemment des écarts d'une région à l'autre : épithètes religieuses (14), faune (12), termes de la vie rurale (noms de plantes, particularités géographiques, ... 16), lexique culinaire (5), vocabulaire technique militaire (7).

Aucun renseignement ne nous est fourni sur la grammaire, sinon :

a) l'affirmation, par Apollonios Dyskolos et Eustathe, de l'existence (non vérifiée épigraphiquement) de nominatifs masculins singuliers -α en macédonien, et

b) peut-être ὕμμες (= ὑμεῖς) que, selon Athénée, VII 323b, Strattis mettait dans la bouche d'un ξένος (un Macédonien ?) dans sa comédie *Pausanias* ou *Les Macédoniens*.

## 4.2.

Les inscriptions en *koiné* et les auteurs anciens, grecs ou latins, complètent notre documentation en nous fournissant des anthroponymes, des toponymes, des épithètes divines, des noms de mois.

20. Ainsi 153 chez J.N. Kallérís, 1954; environ 140 chez Schwyzer, *Gr. Gr.* I, 69.

Les mêmes inscriptions en *koiné* présentent, en outre, certaines particularités phonétiques ou morphologiques (§ 5), qui sont trop rarement prises en compte pour l'appréciation de la situation linguistique et de sa genèse.

Le matériel en notre possession nous renseigne donc avant tout sur le lexique. Mais, de la grammaire – essentielle pour situer une langue – nous n'entrevoions que quelques bribes : quelques traits phonétiques, quelques éléments morphologiques (surtout dans le domaine de la dérivation).

## 5. LE MACÉDONIEN

Si nous avions eu la place nécessaire pour développer les différentes hypothèses avancées concernant le macédonien, on aurait perçu une extrême confusion quant à l'usage de ce terme. C'est pourquoi, avant toute investigation, il n'est peut-être pas inutile de poser, au moins théoriquement, les principes de l'emploi le plus juste du mot.

La Macédoine est, on l'a vu, un territoire primitivement hétérogène :

1) S'agissant de la population, il faut se garder du fantasme de l'origine, se garder de vouloir remonter le temps en droite ligne pour arriver aux « Macédoniens », aux seuls à mériter ce nom. L'entité humaine macédonienne est vraisemblablement composite, faite d'osmoses successives.

2) Si derrière le matériel disponible, on découvre une langue **A**, avec substrat (adstrat ?) **B**, quelle est celle qui devra être qualifiée de « macédonienne » ? *A priori*, la langue **A**, susceptible d'avoir été le parler de ceux qui ont unifié la province, politiquement et, sans doute dans une large mesure, linguistiquement aussi. **A** risque d'avoir été la langue de la couche ou de l'ethnie hégémonique, qui, sans qu'on puisse en évaluer l'expansion primitive, a fini par s'imposer, « retouchée » par **B**, comme la langue de l'entité humaine composite évoquée plus haut. De l'examen des apports de **B**, on pourra éventuellement tirer des indications : – sur les rapports socio-politiques primitifs entre porteurs de **A** et porteurs de **B** ; – sur la possible survie de **B**.

### 5.1. Les éléments grecs

Le matériel décrit *supra* § 4 livre des traits incontestablement grecs (§ 5.1.1), dont certains autorisent des rapprochements avec un dialecte documenté (§ 5.1.2).

### 5.1.1. Traits grecs sans coloration dialectale

#### Lexique

On y observe :

– Des mots grecs qui se rencontrent ailleurs, avec à peu près le même sens ou un sens voisin, cf. le vocatif ἄππα, terme enfantin « macédonien » (selon l'*Etym. Magnum*, s.v. ἄττα) à l'adresse d'un plus âgé, qui appartient à un type (celui de *Lallnamen*) sans frontière, banal dans ce registre ; ainsi, en grec même ἄππας, attesté épigraphiquement avec le sens de « religieux officiel » et donné comme valant τροφεύς par Hésychius (voir le lexique L.S.J.).

– De banals régionalismes<sup>21</sup> dont on n'est même pas certain qu'ils ne se soient pas développés dans le cadre de la *koiné*, cf. le χοράσιον cité plus haut ou encore ἄργος = τὸ πεδῖον, macédonien, thessalien et παρὰ τοῖς νεωτέροις d'après Strabon (VIII 372).

– Certains mots qui s'écartent de la forme grecque standard par un trait phonétique mineur, cf. ἰνδέα · μεσημβρία, Μακεδόνες (Hésychius), où ἰνδέα correspond au féminin d'ἔνδιος<sup>22</sup>.

– Des lexèmes non attestés ailleurs, mais clairement grecs : ainsi τελεσιὰς danse guerrière (Athénée, XIV 629d ; cf. τελέω) ; ἀόρτης = ἄγγος δερμάτειον ἱματίων chez les Macédoniens (Hésychius), cf. les banals ἀορτή « aorte » mais aussi « havresac/besace » et ἀορτήρ « baudrier » ; Μιμαλλόνες dit des femmes au comportement viril, cf. μιμηλός, μιμηλάζω ; ainsi peut-être également δάρυλλος ἢ δρῦς ὑπὸ Μακεδόνων (Hésychius) : un dérivé de δρῦς avec *a* anaptyctique ? Nous sommes là dans un domaine où, dans toutes les langues, les appellations varient souvent d'une région à l'autre.

#### Anthroponymie

L'immense majorité des anthroponymes attestés en Macédoine est grecque : Ἀλέξανδρος, Φίλιππος, Πτολεμαῖος, Ἀντιγόνη, Λάανδρος, Λανίκα, Λαοδίκα, Λᾱγος, etc. (Masson, 178).

#### Toponymes et ethniques

– Il n'est pas absolument certain, mais seulement probable que le nom même des Macédoniens soit d'origine grecque : Μακεδών et variantes,

21. Le lexique d'Hésychius fourmille de tels régionalismes, cf. e.g. ἄδρυα· πλοῖα μονόζυλα, Κύπριοι. Λέγονται δὲ καὶ οἱ ἐν τῷ ἀρότρῳ στῦλοι. Σικελοὶ δὲ ἄδρυα λέγουσι τὰ μῆλα ; βάβαχοι = τέττιγες en Elide mais βάτραχοι dans le Pont ; ἄμπελος = αἰχιαλός à Cyrène, etc.

22. Voir en dernier lieu Panayotou, 1990, 192 (§ 8.2.5.).



Μακεδνόν (ἔθνος, Hérodote, I 56, VIII 43), Μακέτης (v. *L.S.J.* s.v.), cf. homér. μακεδνός «long, élevé»<sup>23</sup>.

— La plupart des toponymes connus sont interprétables par le grec (cf. Αἰγεαί, Πέλλα, Αἰανή...) <sup>24</sup>, en particulier ceux du bassin de l'Haliacmon. En tout cas, il ne semble pas y avoir en Macédoine plus de noms de lieux prégreco qu'en une autre région grecque.

Cette constatation est importante, car

1) ce sont les «maîtres» qui «nomment», et

2) la seule présence d'une dynastie royale grecque régnant sur un peuple étranger (hypothèse maintes fois évoquées)<sup>25</sup> pourrait difficilement avoir eu cet effet.

### *Epithètes divines*

Avec Θαύλιος ἢ Θαῦλος· Ἄρης Μακεδόνιος (Hésychius), ou Θούριδες· νύμφαι, μοῦσαι, Μακεδόνες (Hésychius), par exemple, nous sommes encore en pays grec.

### *Calendrier*

Dans le calendrier macédonien, les mois Δῖος, Ἀπελλαῖος (notons l'archaïsme du vocalisme *e*), Ἀρτεμῖσιος, Λῶος, Δαῖσιος doivent leur nom au grec.

### *5.1.2. Traits à caractère dialectal*

La koiné écrite en Macédoine (et parfois les gloses) présente une coloration particulière, qui ne peut s'expliquer que si l'on suppose qu'elle a recouvert une autre variété de grec.

Ce dialecte avait conservé au \*/*ū-ǔ*/\* son timbre primitif, cf. Κουναγίδᾱ, épithète d'Héraclès dans une dédicace de Styberra en Derriopos (191 ap. J.-C., *SEG* II 436)<sup>26</sup>.

Le \*/*ā*/\* ne s'y était pas fermé en /*ē*/ et là où la forme attendue, celle de la koiné attique, présente normalement un *η*, elle offre fréquemment un *α* en Macédoine<sup>27</sup> : dans le lexique (cf. l'épigraphique χειριστᾱ<sup>28</sup>), mais

23. D'ailleurs une origine non grecque du/des mot(s) ne saurait prouver l'origine non grecque de la population : nombre de peuples/de pays doivent leur nom à une langue étrangère, cf. «France/français».

24. Cf. VI. Georgiev, *Introduzione alla storia delle lingue indeuropee*, Rome, 1966, 189-190; Katičić, 114.

25. Cf. Kalléris, 1976, 506, n.1.

26. Cf. S. Düll, *Die Götterkulte Nordmakedoniens in römischer Zeit*, Munich, 1977, 342, n°135.

27. Voir Panayotou, 1986, 420-426; 1990, 210-213 (§ 8.7), 407-409 (§ 9.1.1.11) et 426-427 (§ 9.1.2.12); Brixhe-Panayotou, 250-251 et 254.

28. Amphipolis, fin du III<sup>e</sup>/début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., L. Moretti, *ISE*, vol. II, 108-114, n°114, col. A<sup>3</sup>3.

surtout dans l'onomastique (Εὐρυδικα, Ἀντιγόνα, Φιλώτας, Ἰκχότας, Ἀμύντας, etc.); dans les finales (cf. les exemples précédents), mais aussi dans les radicaux, cf. l'appellatif ἄγλημα, corps d'élite (grec non ionien-attique ἄγεομαι)<sup>29</sup>, noms de personnes Ἀδίστη, Ἀδέα, Ἀδυμος, etc.<sup>30</sup>.

Quand deux langues différentes, même apparentées, se rencontrent, la langue dominante ne souffre pas semblable altération. Ainsi le phrygien, langue proche du grec, a conservé intacts \*/ū-ǔ/ et \*/ā/ indo-européen (v. *Le phrygien*, § 2.1.1); il survit au moins jusqu'au V<sup>e</sup> siècle de notre ère; or, en dehors de formes comme Ἀμύντας ou Φιλώτας, primitivement véhiculées précisément par des Macédoniens qui en ont imposé la finale, la *koiné* de Phrygie est toujours conforme, sur les deux points ici évoqués, au modèle attique. Κουναγίδας et Ἀδίστη ne peuvent guère s'expliquer que par la superposition, à un moment donné, de deux variétés de grec, de deux formes identiques à un détail près, non aléatoire, mais entrant dans un jeu de correspondances régulières : *koiné* /ē/ <sup>31</sup> (H) ~ dialecte /ā/ (A), *koiné* /ȳ-ȳ/ <sup>32</sup> (Y) ~ dialecte /ū-ǔ/ (OY).

Cette situation est précisément celle qu'on aperçoit partout où la *koiné* recouvre un dialecte grec qui a conservé un /ā/.

A pour H reste fréquent jusqu'à assez tard après le début de notre ère. Le trait est alors, à une ou deux exceptions près, limité à l'onomastique; il n'est probablement plus lié à une réalité dialectale vivante, mais est simplement, sur bases traditionnelles, volonté d'affirmer une identité.

Nous avons donc très certainement là une preuve que, au moment de l'atticisation, au moins une large partie de la population parlait une variété locale de grec. Le pays a donc connu une période de diglossie sans doute assez prolongée, avec dialecte réservé à la communication privée et n'accédant que rarement à l'écrit.

D'autres traits identifiés dans la *koiné* des inscriptions, dans les gloses et dans le texte de Pella devraient nous permettre d'affiner notre perception de cet adstrat (puis substrat) grec, très certainement de type occidental : en raison de la position géographique de la Macédoine, on ne s'étonnera pas de rencontrer des isoglosses avec les parlers du Nord-Ouest (document de Pella) et avec le thessalien, ainsi le traitement de \*-sm- dans ὅμμες (*supra* § 4.1), si authentique, ou encore éventuellement la fermeture sporadique de /ō/ en /ū/, non conditionnée en thessalien, mais apparemment liée à la proximité d'une nasale en Macédoine, cf. l'anthroponyme Κάνου = Κάνων ou ἀκρουνοί· ὅροι ὑπὸ Μακεδόνων (Hésychius)<sup>33</sup>.

29. Cf. P. Chantraine, *BSL* 61 (1966), 161.

30. Voir Chantraine, *o.c.*, 164-165; Panayotou, 1986, 425.

31. Puis /ē/, /ī/, et enfin /i/.

32. Puis /ȳ-ȳ/ et enfin /i/.

33. Où ἀκρουνοί devrait correspondre à un \*ἀκρωνοί; sur la question, voir A. Panayotou, dans *Poikila* (Meletemata 10), Athènes, 1990, 211-212.

Quelle que soit sa source, Tite-Live n'était donc peut-être pas loin de la vérité quand il disait qu'Étoliens, Acarnaniens et Macédoniens parlaient la même langue <sup>34</sup>.

## 5.2. Éléments non grecs

### 5.2.1.

L'essentiel du matériel connu est donc grec. Mais on y trouve des éléments hétérogènes, que seules des contorsions linguistiques permettraient de ramener au grec. Aucun d'entre eux ne concerne la grammaire. Étant donné la position sociale probable, par rapport au grec (dominant), de la ou des langues [dominées(s)] qui les ont fournis, le contraire eût été étonnant.

Sont concernés :

– Des anthroponymes : Σαβαττάρας <sup>35</sup>, Ἀρραβαῖος/Ἑρρεβαῖος, Ἀρριδαῖος/Ἑρριδαῖος <sup>36</sup>, Ἀμάδωκος <sup>37</sup>, etc.

– Des toponymes, e.g. Βισαλτία, Ὀδομαντική, Σιντική...

– Des épithètes ou noms divins : Δάρρων· Μακεδονικὸς δαίμων ὧν ὑπὲρ τῶν νοσοῦντων εὐχονται (Hésychius, confirmé épigraphiquement par une dédicace de Pella), Σαυᾶδαι· Σαῦδοι, nom macédonien des Silènes selon Amérias (Hésychius), ou Ζειρηνίς· Ἀφροδίτη ἐν Μακεδονίᾳ (Hésychius).

– Des noms de mois : Αὐδ(υ/ου/ο)ναῖος, Γορπιαῖος, Ξανδικός.

– Des appellatifs : ἄλιζα· ἡ λεύκη τῶν δένδρων (Hésychius) <sup>38</sup>, ἄβροῦτες· ὄφρῦς (Hésychius), δάνον = Φάνατον (Plutarque, *Moralia*, 122c).

Si parfois on en entrevoit l'origine, par exemple thrace pour Ἀμάδωκος ou Σαυᾶδαι, nous sommes le plus souvent dans l'obscurité : en raison de l'histoire, on doit supposer l'intervention de plusieurs langues.

La comparaison éclaire parfois l'origine indo-européenne du mot, sans permettre de préciser l'ethnie qui l'a fourni, cf. γόδα· ἔντερα (Hésychius) en face de sanskrit *gudām*, *gudās* « intestin ». Mais que vaut

34. Malgré Katičić (108), qui, à cause de sa date, considère le témoignage comme suspect.

35. V. O. Masson, *RPh* 53 (1979), 244.

36. V. O. Masson, in Φιλίας Χάριν (Mélanges E. Manni) IV, 1980, 1480-1481; A. Panayotou, *o.c.* (n. 33), 208-209.

37. Epigramme funéraire d'Aigéai (350-340 a.C.), *SEG* 35, 789.

38. Plutôt « la lèpre blanche des arbres » que (avec correction ἡ λεύκη τὸ δένδρον) « le peuplier blanc » ? Cf. Katičić, 110, n. 161.

un rapprochement avec indo-européen \**alisā* « aulne » (Pokorny, *IEW*, 302, s.v. *el-/l*), si ἄλιζα désigne la lèpre blanchie des arbres ?

Beaucoup d'incertitudes entourent une bonne partie des formes.

### 5.2.2.

Cependant, mérite un examen particulier un petit groupe de mots qui avaient déjà attiré l'attention des Anciens et ont fait couler beaucoup d'encre depuis le siècle dernier : ils présentent le signe d'une occlusive sonore là où le grec a celui d'une occlusive aspirée<sup>39</sup>.

Il s'agit :

– D'appellatifs : ἄβροῦτες· ὄφρῦς (Hésychius), ἀδραία· αἰθρία (Hésychius), δάνον = θάνατον (Plutarque), δῶραξ· σπλήν (Hésychius), κεβαλήν/κεβλήν = κεφαλήν (*Etym. Magnum*, s.v. Βέροια; etc.).

– D'une épithète divine : Δάρρων (*supra* § 5.2), cf. grec θαρσέω/θαρρέω, τὸ θάρσος/θάρος.

– D'un nom de mois : Ξανδικός (grec Ξανθικός).

– D'un toponyme : Βέροια = Φέροια selon l'*Etym. Magnum*.

– Et surtout d'anthroponymes : Βερενίχα/Βερνίχα, Βερεννώ (grec φέρω), Κέββας, Κέβων (grec κεφαλή), Βίλος, Βίλιστος, Βίλιππος (grec φίλος), etc.

On a donné du phénomène diverses interprétations<sup>40</sup>. Une seule, cependant, nous semble recevable : la langue responsable de cet apport s'est séparée du grec quand les deux idiomes avaient encore la série indo-européenne des sonores aspirées, \**bh*, \**dh*, \**gh*; celles-ci y ont par la suite perdu leur appendice « soufflé » (d'où *b*, *d*, *g*)<sup>41</sup>, tandis qu'en grec elles perdraient leur voix<sup>42</sup>.

#### 5.2.2.1.

Pour certains des éléments du dossier, la présence d'une aspirée dans l'étymon indo-européen est assurée : ἄβροῦτες<sup>43</sup>, ἀδραία, Βερενίχα, Δάρρων... Elle l'est aussi pour Βίλος etc., si l'on en croit l'équivalent grec Φίλος et malgré l'absence de correspondants sûrs dans les autres langues i.-e.

D'autres n'ont pas d'étymologie : δῶραξ, Ξανδικός...

Enfin le nom de la « tête », κεβαλή/κεβλή (et anthroponymes correspondants), a tout à fait l'allure d'un hybride : puisqu'il remonte à \**ghebh(e)l-*, on attendrait \*γεβαλή/γεβλή. C'est d'ailleurs peut-être la

39. Dossier chez Panayotou, 1990, 357-378 (§ 8.47).

40. Résumées par Panayotou, *ibid.*, 370-378 (§ 8.47.4).

41. C'est assurément le traitement le plus banal, dans les langues indo-européennes.

42. C'est, par exemple, la thèse de Schwyzler, *Gr., Gr.*, I, 70.

43. Où l'élargissement apical peut n'être pas indo-européen (Masson, 177), mais être seulement l'un des aspects de l'intégration morphologique du mot au grec.

forme attendue que nous avons avec γαβαλάν· ἐγκέφαλον ἢ κεφαλὴν (Hésychius, sans ethnique). Plutôt que d'expliquer *kebl-* comme procédant, par exemple, de \**gebl-* avec dissimilation, on peut se demander si, à partir de l'équation « grec Φ, Θ, Χ = macédonien Β, Δ, Γ », on n'a pas :

– vu surgir des étymologies populaires, cas de Βέροια ?

– vu fabriquer, par les Macédoniens eux-mêmes (et les grammairiens ?), de faux macédonismes, cf. les faux dialectismes qui apparaissent dans le monde grec lors du déclin des dialectes et qui étaient destinés à marquer l'identité de leurs auteurs <sup>44</sup>.

### 5.3.3.

La plupart des formes retenues précédemment sont attestées ou risquent de remonter à une époque où le grec de Macédoine (dialecte, puis dialecte et *koiné* attique) avait conservé leur occlusion aux aspirées et aux sonores : l'écart entre Φ et Β, quand on passe de Φερηνίκη à Βερηνίχα/Βερνίχα, reflète alors la distance entre [ph] et [b] et ne saurait s'interpréter comme un voisement <sup>45</sup>, /ph/ n'ayant pas de contrepartie voisée. Mais à basse époque, quand sonores et aspirées sont devenues des spirantes, les deux séries constituent une corrélation de voix : ν (graphie Β), δ (Δ), γ (Γ) ~ f(Φ), θ (Θ), χ (Χ) ; les échanges entre Β et Φ ont alors une tout autre signification : marquant le passage de [ν] à [f] ou *vice versa* (de la sonore à la sourde ou *vice versa*), ils entrent naturellement dans un ensemble de flottements graphiques entre signe de la sonore et signe de la sourde et sont à placer aux côtés de Κ-Γ (*k-g*, Διχαία-Διγαία), Π-Β (*p-b*, ὑπό-ὑβό) <sup>46</sup>, etc.

À partir du matériel épigraphique tardif, risquent donc de s'introduire dans le dossier des échanges parfois apparemment semblables à ceux qui ont été examinés dans le paragraphe précédent, mais qui en réalité n'ont rien à voir avec eux et sont sans signification ethnique.

### 5.3.4.

C'est une des langues subjuguées qui a communiqué les quelques formes du § 5.2.2 au dialecte grec de Macédoine. Il s'agit là d'un traitement banal, puisque partagé, dans la région, par l'illyrien (apparemment) <sup>47</sup>, le thrace <sup>48</sup> et le phrygien <sup>49</sup>.

La phonétique (et notamment le vocalisme) des termes concernés semble aussi conservatrice que celle du grec. Cela pourrait rendre suspecte

44. Voir, par exemple, R. Hodot, *Lalies* 9 (1990), 59-60.

45. Ainsi M. Hatzopoulos, *BCH* 111 (1987), 406 *sq.*

46. Exemples empruntés à M. Hatzopoulos, *I.c.*

47. Voir Katičić, 170-171.

48. Cf. *Le thrace*, § 3.5.

49. Cf. *Le phrygien*, § 2.1.2.



leur attribution à un dialecte thrace ou illyrien. Devrait-on les assigner au(x) parler(s) des tribus phrygiennes non passées en Asie Mineure ? Ce n'est pas impossible.

On a souligné ailleurs la proximité du grec et du phrygien. Serait-elle à nouveau illustrée par Βίλιστος/Βιλίστα, qui impliquerait *a priori* la même formation de superlatif pour le grec et la langue donneuse ? On ne peut l'exclure ; mais, on ne peut exclure non plus un habillage « macédonien » de Φίλιστος, à partir de l'équation  $\Phi = \text{B}$  (*supra* § 5.2.2.1 *in fine*).

Enfin, la langue pourvoyeuse de Βερνίχα/Βερνίχα est probablement éteinte au moment de l'émergence épigraphique de la province (fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)<sup>50</sup>. Sinon, on comprendrait mal pourquoi il n'y a pas davantage d'échanges Π-Φ, Τ-Θ et Κ-Χ dans les textes en *koiné* ; en effet, quand le locuteur d'une langue sans aspirée (cas du phrygien, par exemple) apprend le grec, il confond la sourde et l'aspirée de ce dernier et les signes correspondants deviennent interchangeable, cf. « Le phrygien », § 2.1.2.

Ce parler ne fut évidemment pas le seul pourvoyeur d'éléments non grecs. Mais notre méconnaissance des langues régionales autres que le grec interdit une discrimination.

## 6. SIGNIFICATION DES APPORTS NON GRECS AU DIALECTE GREC

Le dialecte grec de Macédoine reflétait vraisemblablement la genèse du peuple macédonien, constitué par osmose successives avec hégémonie politique et culturelle de tribus hellénophones. Comme on l'attend pour une langue dominante, ce grec ne fut probablement pas affecté dans sa structure ni dans sa grammaire : le trait examiné *supra* § 5.2.2, par exemple, ne faisait qu'augmenter un peu la fréquence des occlusives sonores.

Seuls lexique et onomastique absorbèrent des éléments non grecs. La qualité de cet apport peut projeter quelque lumière sur les relations entre ethnies en présence.

Sont concernés :

a. non seulement la toponymie, ce qui ne surprend pas : même si ce sont les « maîtres » qui « nomment », il reste toujours des résidus antérieurs à eux ;

b. non seulement la vie agricole, le domaine culinaire, ce qui ne surprend pas davantage : les techniques correspondantes peuvent être

50. Ainsi déjà Brixhe-Panayotou, 256

BRIXH  
sou  
KALLÉ  
hist  
KATIČK  
State  
MASSON

étroitement liées à tel groupe humain et survivre au changement de langue avec incorporation de leur lexique au parler vainqueur ;

c. mais aussi le secteur religieux, le calendrier, marque d'une indéniable influence culturelle ;

d. et l'onomastique personnelle : presque tous les terroirs grecs présentent des noms que le grec ne peut expliquer. Ce qui est intéressant ici, c'est de voir les anthroponymes non grecs remonter jusqu'au haut de la hiérarchie sociale : on connaît la fortune de Βερενίκη, Ἀρραβαῖος était, entre autres, porté par un roi des Lyncestes, Ἀρριδαῖος/Ἐρριδαῖος était également un nom dynastique (cf. le frère d'Alexandre le Grand).

L'impact d'une langue sur une autre est directement proportionnelle à l'influence politique et culturelle de ses porteurs. La qualité de l'apport linguistique des non-Grecs (cf. surtout les points c et d) indique qu'ils ont sans doute joué un rôle non négligeable dans la genèse de l'entité historique macédonienne. Illyriens, Thraces et Phrygiens n'ont pas toujours été expulsés, mais, restés en place ou seulement déplacés, ils ont été progressivement absorbés, sans ségrégation, non sans peut-être avoir parfois contribué à la constitution de l'aristocratie du royaume, notamment sans doute à travers des mariages mixtes.

Le grec de Macédoine, dont l'expansion a dû plus ou moins suivre celle de l'Etat, a donc incorporé au patrimoine onomastique grec des noms qui ne l'étaient pas.

Tout naturellement, à un moment donné et face aux Autres (grecs ou non), même quand on fut passé à la *koiné*, ces noms ont été sentis par les Macédoniens comme marque d'une identité, d'où par exemple leur popularité dans la famille royale et l'aristocratie, d'où peut-être aussi la tentation d'en fabriquer de nouveaux à partir d'équations phonétiques reconnues comme spécifiques.

## Bibliographie

- BRIXHE Cl., PANAYOTOU A. (1988). – «L'atticisation de la Macédoine : l'une des sources de la *koiné*», *Verbum* 11, 245-260.
- KALLÉRIS J.N. (1954-1976). – *Les Anciens Macédoniens. Etude linguistique et historique I-II*, Athènes.
- KATIČIĆ R. (1976). – *Ancient Languages of the Balkans* (Trends in Linguistics, State-of-the-Art Reports 4), La Haye – Paris.
- MASSON O. (1968). – *Annuaire 1967-1968 de l'EPHE, IV<sup>e</sup> section*, Paris, 176-179.

PANAYOTOU A. (1986). – Γλωσσικές παρατηρήσεις σὲ μακεδονικὲς ἐπιγραφές, *Ancient Macedonia IV* (IV<sup>e</sup> Symposium, Salonique 1983), Salonique, 413-429.

– (1990). – *La Langue des inscriptions grecques de Macédoine (IV<sup>e</sup> s. a.C. – VII<sup>e</sup> s. p.C.). Phonétique, phonologie et morphologie*, thèse de doctorat soutenue devant l'Université de Nancy II en octobre 1990.